

John Wieners

Poèmes de l'Hôtel Wentley

Présentés par Michael Seth Stewart
et traduits de l'anglais (américain) par André Spears

John Wieners était un poète audacieux. Dans le premier poème de ce recueil, il se donne une mission : « Je m'engage à assourdir / le son de Dieu ». Le geste est tout à la fois orphique et prométhéen : voler aux dieux le pouvoir de la musique (comme l'écrivait Rimbaud : « Le poète est vraiment voleur de feu »).

Les pigeons au-dessus de moi
quelque part, la toux
d'un homme au fond du couloir,
les battement d'ailes
en bas, le pépiement
de moineaux dans l'allée.

Le brouhaha d'une ville s'éveille à l'oreille du poète qui s'est shooté toute la nuit. Cette ouverture est une aubade, un poème du matin... l'aubade du junky dont les nerfs sont à vif après ce long voyage. Il écoute : « ô fais claquer / tes ailes métalliques, dieu / tu es à moi maintenant au matin ».

Publiés en 1958, alors que John Wieners avait tout juste vingt-quatre ans, *Les Poèmes de l'hôtel Wentley* circulèrent vite dans les milieux poétiques (à San Francisco, à New York et parmi les Beats itinérants) qui formaient plus ou moins l'avant-garde américaine de l'après-guerre. « Tout le monde ici cherche à faire de mauvaises plaisanteries et / se demande si *Les Poèmes de l'hôtel Wentley* sont aussi bons que je le dis », écrit Frank O'Hara dans un poème de 1959. La même année, Ginsberg écrit à Kerouac :

Au fait, John Wieners... je l'ai entendu lire ses *Poèmes de l'hôtel Wentley* et j'en ai chialé, on est dans du classique, comme avec Hart Crane et « Derrière la fabrique de mon père »... T'as ce livre ? C'est un vrai poète, triste, maudit et tendre.

Si *Les Poèmes de l'hôtel Wentley* circulèrent si vite, c'est que malgré son jeune âge, Wieners était déjà incroyablement intégré et apprécié quand il les écrivit. Après avoir grandi dans une famille ouvrière catholique et passé quatre ans chez les Jésuites du Boston College, il avait trouvé sa voie en partant vers le sud, pour suivre les cours de Charles Olson au légendaire Black Mountain College. Sa lecture du manifeste d'Olson, « Le Vers projectif » (« Projective Verse »), l'avait galvanisé, et les deux semestres qu'il passa dans ce laboratoire chaotique leur

permirent de nouer une grande amitié, qui dura jusqu'à la mort d'Olson, en 1970. « Le grand Charles a posé sa main sur moi et m'a ordonné prêtre », écrivait Wieners. Dans son imagination pleinement catholique et pleinement païenne, John Wieners avait été plus qu'un simple étudiant de Black Mountain : un vrai novice. « Nous sommes les / créateurs », écrivait-il quelques années plus tard dans son journal, le jour de la mort de Billie Holiday :

forgerons du nouveau
verbe, de la ligne rythmique
du temps contraint par une mesure. Nous devenons
ce que nous créons. Convoquons l'univers entier en
une syllabe.

Quand Black Mountain ferma ses portes, en 1956, ses principaux auteurs se dispersèrent, rejoignant souvent New York ou San Francisco. Wieners retrouva Boston et la vie de bohème qu'il menait sur Beacon Hill, où il vécut avec son petit-ami Dana, le pompier blond, donna de nombreuses fêtes et se lia d'amitié avec des poètes comme O'Hara, Jack Spicer ou Robin Blaser, qui vécurent tous quelque temps là-bas. Il fit paraître les poètes de Black Mountain, de New York et de Boston dans son petit magazine, *Measure*, y compris Kerouac, publié pour la première fois en tant que poète. À l'automne 1957, Wieners suivit ses amis de Black Mountain et rejoignit la Renaissance de San Francisco, une communauté qui fréquentait les bars de North Beach et les tanières de quelques amis. Pendant cette période, il vécut sur Alamo Square, dans un bâtiment victorien classique que Wallace Berman, son propriétaire, louait à divers poètes et peintres. Mais sa consommation grandissante de drogues (des amphétamines disponibles sur prescription jusqu'à l'héroïne) le plongea dans une précarité elle aussi grandissante. Il fut hébergé par divers amis et, à l'été 1958, fit un bref séjour à l'hôtel Wentley.

Cela faisait plusieurs décennies que le Wentley se trouvait au cœur de Polk Gulch, un quartier qui passait alors, à la fin des années cinquante, d'une dominante ouvrière (garages et tavernes) à une dominante gay (les mêmes tavernes ayant été transformées en bars gay). Les tarifs des chambres étaient à la portée de toutes les bourses, même celles des artistes : le peintre Robert LaVigne y vécut des années et Haselwood loua une chambre à côté de celle du poète Philip Lamantia. C'est au Wentley que Ginsberg rencontra l'amour de sa vie, Peter Orlovsky (l'ex de LaVigne). Comme Haselwood devait partir une bonne semaine, il laissa Wieners, qui n'avait plus de domicile fixe, garder sa chambre. Wieners passa ces huit jours à se shooter, « à planer sur des ailes qui n'étaient pas les [siennes] », comme il l'explique dans une lettre, à regarder Robert LaVigne dessiner et à écrire ces poèmes. À son retour, Haselwood trouva ces textes, petit tas de pages dactylographiées, à l'abandon sur son bureau.

C'est à la demande de Wieners que Haselwood prit ces feuilles systématiquement datées pour en faire *The Hotel Wentley Poems*, avec une couverture de Berman et un portrait de Wieners signé LaVigne. Le livre fut censuré à l'impression : dans le titre « A poem for cocksuckers » (« Un poème pour les suceurs de bites »), « cock » était remplacé par un blanc : « A poem for suckers » (« Un

poème pour les pauvres types »). Haselwood en fut excédé et Wieners profita de l'espace pour ajouter le mot de sa main dans la plupart des exemplaires. Après cet épisode, Haselwood se chargea de concevoir et surtout d'imprimer tous ses livres lui-même, ce qui permit de rétablir le « cock » dans l'édition de 1964.

En 1959, Wieners se retrouva dépassé par sa propre consommation. Quand il retourna sur la côte est pour les fêtes de fin d'année, l'inquiétude de ses proches fut telle que ses parents le firent placer en observation dans un institut psychiatrique. Il fut alors séquestré de façon prolongée et soumis à de nombreux traitements par électrochocs et par comas insuliniques, des méthodes brutales qui seraient employées de façon récurrente au cours des douze années suivantes, l'État infligeant chaque fois de nouveaux traumatismes à son corps comme à son esprit. Le sujet revient souvent sous sa plume, peut-être avec une force particulière dans son poème « Enfants de la classe ouvrière » (« Children of the Working Class »). Précédé de la mention « depuis ma cellule, Taunton State Hospital, 1972 », le poème s'achève sur une note théologique aussi provocatrice que lorsque Wieners volait, en 1958, le son de Dieu :

Je sens qu'on me
châtiera pour ces mots que j'écris,
que le dieu omniscient est le riche,
se souciant peu de la beauté, encore moins de l'Art,
mais attaché aux films de la semaine pour
les repas gratuits et les derniers scandales. Pourtant
arnaqué dieu sait comment côté santé
et foyer. Je suis de ceux-là. Je suis témoin
non de la vision de Whitman, mais plutôt
des hospices, des asiles et des files d'attente
à la soupe populaire. Oui, ce dont je suis témoin n'est pas
la bonté de Dieu, mais plus ou moins son mépris.

En 1972, il avait perdu ses parents ainsi que son professeur et ami Charles Olson. Mais quatorze ans plus tôt, à l'hôtel Wentley, dans le quartier de Polk Gulch, la vision était encore nouvelle. C'est en huit jours, au mois de juin, qu'il écrivit les poèmes que vous avez entre les mains — enfin traduits en français.

Il est étrange qu'il ait fallu soixante ans pour que ce livre trouve sa place en France alors qu'il est à ranger aux côtés des œuvres d'écrivains comme Baudelaire, Verlaine et Rimbaud, des poètes parfois maudits qui poursuivaient leur vision. Comme Wieners l'écrivit dans son journal, son projet était de « créer / une structure nouvelle / à partir de l'amour » :

Le reste est exclu. Dans tout autre projet nous échouons. Et l'amour est
chose trop rare
pour nourrir le monde
ces temps-ci.

Poème pour les tourne-disques

La mise en scène change
Cinq heures plus tard et
j'arrive dans une chambre
où tictaque une horloge.
Je trouve un oreiller pour
étouffer les sons que j'émetts.
Je m'engage à assourdir
le son de Dieu.
Les pigeons au-dessus de moi
quelque part, la toux
d'un homme au fond du couloir,
le battement d'ailes
en bas, le pépiement
de moineaux dans l'allée.
Les démangeaisons que je gratte
dans mon cuir chevelu, les oiseaux
qui se posent à travers la vitre
sous la baie vitrée.
Détails ennuyeux tous,
que je ne peux écrire qu'à toi,
qui sont pourtant là et
je les entends et ne les abandonnerai
jamais, je les porterai
toujours en moi dans les rues
de cette ville côtière;
ô, fais claquer tes ailes
métalliques, dieu, tu es à moi
maintenant au matin.
Je te tiens par les oreilles
dans les tuyaux d'échappement
de mille voitures aux moteurs
vrombissants tournant
tout autour de la ville.

15. 6. 58

Poème pour les vipères

Je suis assis chez Lee. À 23h40 avec
Jimmy le dealer. Il m'apprend
le Ju Ju. Devant nous sur la table, tout chaud,
des crevettes foo yung, du riz et des champignons
chow yuk. Au bout de la rue sous les roues
d'une voiture étrange se trouve sa came – Le rituel.

On le fait. Et on le faisait.
Depuis des mois maintenant ensemble après minuit.
Je sais que bientôt les flics vont
intervenir, vont arrêter Jimmy et
je serai mis en liberté surveillée. Le poème
ne nous ment pas. Nous sommes soumis
à sa loi, vivant sous l'éclat de ce moment,
capables de pénétrer les lieux sacrés
de son équipe ténébreuse, qui garde des secrets
luisants dans leurs yeux et qui cachent des mots
sous les manteaux de leur langue.

16. 6. 58

Poème pour les peintres

Notre époque dépourvue de noblesse
Comment nos visages peuvent-ils le montrer ?
Je cherche l'amour.
Mes lèvres saillantes,
sèches et gercées, souffrent
de son manque.
Oh, c'est bon.
Mon poème en montrera le besoin.

De nouveau nous avançons menés par des forces
que nous ne contrôlons pas. C'est seulement dans le poème
qu'arrive une image que nous maîtrisons
le trait du stylo
dans la main du peintre à un pied
de moi.

Dessinant le visage
et son supplice.
C'est pourquoi personne n'ose s'y mêler.
Pris comme ils le sont dans les mains
de forces qu'ils
ne peuvent comprendre.
Ce désespoir
se voit sur mon visage et se montrera
dans les fines rides de tout homme.

Jadis je tenais l'amour dans le creux de ma main.
Regarde ces lignes-là.
Combien avons-nous joué
à son jeu, et jouons encore maintenant

Bethléem, où un nouvel enfant est né.

Pas la deuxième main de Yeats mais
premières empreintes sur une vitre embuée.

Amérique, tu débordes

4

Le chaudron brûle.
La chair est meurtrie.
Les yeux fichus.

La rue grouillant de
vipères et de bandits lourdement armés.
Il y a des pansements sur les plaies
mais le sang coule sans relâche. Les salles de bain
sont remplies. Oh, bouchez
les tuyaux d'écoulements.
Nous sommes renversés.

5

Qu'on me laisse divaguer ici.
Mais que je reste dans mon propre périmètre.
Je sors hors des limites
sans défense,
Oh, attaque.

6

Enfin la partie est terminée
et le trait s'allonge.
Restons avec ce que nous savons.

Que l'amour c'est ma force, que
j'en suis bouleversé :
le désir
cela aussi
se trouve sur le visage : devenu rassis.

Quand le vert était le lit sur lequel
mon amour et moi nous nous couchions.
Ainsi en est-il, la plainte du cœur,
qu'on entend un jour de juin.
Et je ne perçois aucune fin en vue
quand l'été s'en va, comme il le fera,
sur les routes, comme des compagnons
de chant dans tout le pays.

Vas-y mon gars, si tu le dois,
mais laisse-nous des repères sur ton chemin.

Au sud de Mission, Seattle
par-dessus les Montagnes de la Sierra,
le Middle West et Michigan,
en allant vers l'Est encore,
arrivant en douceur à Chicago et
les terres d'élevage, s'interpellant
à travers les canyons, prenant
soin de ne pas se faire attraper
la nuit, ils sont toujours par-là,
les *destroyers*, et en descendant
dans le Sud, terre familière,
lieux luxuriants, montagnes bleues
de la Caroline, vers Black Mountain
et tu peux dormir dehors, ou
tout droit vers des États.

Je ne peux retrouver leurs noms.

Ce pays est si vaste, comme
nos mains, notre amour il vit
sans amant, cherchant uniquement
l'être aimé, chez soi
jusque dans le cœur, New York,
la Nouvelle Angleterre, le Vermont
aux montagnes vertes, et Massachussetts
ma ville, Boston et la mer.
Humer à nouveau ce que cet océan
tranquille ne peut nous dire. Les saisons.
Seul le cœur se rappelle
et retient les mots
dans les œuvres
que nous léguons à ces hommes
qui peuvent y parvenir.

7

Enfin. J'arrive à la défense finale.

Mes poèmes ne contiennent ni
gazelles, ni
dame du lac musique
des sphères, ou chants d'orgue,

mais dans ces vers
je trahis le peu que j'ai.

Nul besoin de défense.

Seul le compte rendu de la lutte
d'un homme pour rester avec
ce qui lui est propre, avec
ce qu'en lui-même il doit faire.

Sans quoi il n'y a rien,
pour celui ou ceux qui l'écoutent
Et j'en arrive là,
sachant le dégât, laissant

le reste à l'amour
et à ses visages tordus
que mes mains voudraient griffer
mais qui se replient devant
le sang qui y coule déjà.

Oh, reviens, cœur qui
te reste. C'est ma vie que
tu sauves. Le poème est fait.

18. 6. 58

Poème pour le vieil homme

Que Dieu te garde
Dana mon amour
perdu dans la horde
ce vendredi soir,
500 hommes montent
& descendent de la salle
de bain au bar.

405

Enlève ce désir
à l'homme que j'aime.
Qui m'a révélé
la sauvagerie
de la mer.

Veille à ce que
ses manques soient comblés
sur California street
Fais-lui preuve d'une lar-
gesse qui apaiserait
ses entrailles.

Ne l'abandonne pas
aux mites.
Fais-en un lion
pour que ceux qui le voient
en héro adulent sa
grande poitrine comme j'ai fait
passant ma bouche
sur son dos élevant
nos cœurs vers des hauteurs
où je ne grimpe plus
jamais.

Qu'une chevelure blonde
brûle sur sa nuque, que nul douleur
vienne tordre son visage, son âme
est tellement accro.
Pas d'héroïne.
Fais plutôt que ces centaines
d'amants soient sa dose
& soulève-le
avec l'énorme meule
de leur désir.

20. 6. 58

— |

| —

— |

| —

